

Le mot *culture* est employé dans plusieurs expressions. Par exemple, la culture générale ou les traditions culturelles d'un peuple. Immédiatement, on se rend compte que le terme *général* dans l'expression *culture générale* renvoie à une forme d'universalité. Ce qui n'est pas le cas lorsqu'on parle des traditions culturelles d'un peuple. Il faut donc articuler ce qui relève de l'universel et ce qui relève du particulier.

Problématique : la culture est-elle ce qui divise ou ce qui unit l'humanité ?

1 En quoi la notion de culture est-elle polysémique ?

1.1 La culture comme réalité spécifiquement humaine

Au sens le plus fondamental, mais aussi le plus récent, le mot culture désigne une dimension spécifique de l'humanité. La culture c'est ce qui nous différencie de ce qui relève de la nature : l'être humain est le seul animal qui a besoin d'être éduqué. Cette éducation repose sur des processus d'imitation et d'apprentissage.

L'étude des primates montre que seules quelques espèces sont parvenues au seuil des apprentissages. Ces comportements sont pourtant très frustrés... On ne peut pas réellement les comparer à l'acquisition de la culture chez les êtres humains. En ce sens, il y a une distinction très nette entre l'homme et les autres animaux.

On peut aussi montrer que sans la culture, l'homme ne peut pas se développer. Les enfants sauvages confirment cette thèse. En effet, des enfants qui ont vécu en dehors de la société ont un comportement inadapté que ce soit par rapport à la nature ou par rapport à la société humaine. Un enfant élevé par des loups ne se déplace pas comme un loup, il ne peut pas manger exclusivement des animaux tués par la meute. Un enfant élevé par des loups, comme le montre l'histoire d'Amala et Kamala, sera agressif envers les êtres humains, il est incapable de parler, il ne sait pas se tenir debout, il ne connaît pas la pudeur. Une longue période sans contact avec des êtres humains empêche le développement normal de ces enfants.

La culture institue un ordre symbolique ; on peut aussi prétendre que l'ordre symbolique permet le développement de la culture.

Qu'est-ce qu'un symbole ? Historiquement, c'était un objet brisé en deux qui servaient le témoignage des liens d'hospitalité ou attestée un accord entre deux personnes : chacune portait la moitié de cet objet. Il y a donc d'un côté l'objet matériel et de l'autre le symbole de l'accord. L'objet brisé n'est pas une image de l'alliance mais il représente l'alliance. C'est une convention, une tradition, des institutions qui déterminent le sens du symbole.

Pourquoi la culture était d'ordre symbolique ? Les modifications apportées à notre environnement matériel, les objets produits par la technique et par l'art sont les signes de la pensée humaine déterminant un ordre de valeur et de croyances. Les objets produits ne sont pas une image de la pensée mais le signe de la pensée. Évidemment ce qui est produit par l'esprit atteste immédiatement l'existence d'un processus culturel.

1.2 Culture et société

Le terme anthropologie désigne la (les) science(s) qui porte(nt) sur l'être humain. En fait, cette science est plus un idéal qu'une réalité constituée : le comportement de l'être humain est tellement complexe qu'il faut plusieurs sciences humaines (psychologie, sociologie, ethnologie, économie, ...) pour essayer de comprendre ce qu'est l'être humain.

Du point de vue anthropologique, la culture et la réalisation dans un temps et un espace donné de la culture au sens fondamental précédemment défini.

La culture d'une société donnée est donc : « tout complexe comprenant les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et autres habitudes acquises par l'homme dans l'état social ».

Il s'agit d'une description des sociétés humaines. Il n'y a pas de jugement de valeur portée sur les différentes cultures.

1.3 La culture générale

Cicéron, auteur latin, est le premier à employer le terme culture pour l'appliquer aux êtres humains. Auparavant le terme culture désignait les soins apportés à la terre pour accroître la fertilité des champs.

Cicéron fait donc une comparaison : la culture de l'esprit est donc nécessaire pour que l'esprit soit fertile ; acquérir la culture est difficile comme peut l'être le travail des champs à l'époque romaine.

Cicéron, *Tusculanes* : « La culture de l'âme, c'est la philosophie ».

La culture de l'esprit repose donc en premier lieu sur l'éducation et le développement des facultés humaines. En ce sens, la culture est associée au progrès des connaissances et des mœurs.

Transition : admettons que la culture de l'esprit atteste les progrès de celui-ci. Devons-nous alors admettre, comme s'il s'agissait d'une comparaison, que la culture commune à un peuple permet à celui-ci de progresser ?

2 Tout développement culturel est-il un progrès ?

Remarque préliminaire : ne pas oublier que le terme progrès est ambigu. Il n'est pas nécessairement positif, on parle aussi des progrès d'une maladie ou d'une épidémie.

2.1 La perfectibilité selon Rousseau

Ce terme de perfectibilité désigne, pour Rousseau, une faculté fondamentale des êtres humains. C'est elle qui permet le développement de toutes les autres facultés.

Elle est cependant ambivalente : elle peut être un progrès mais comme il s'agit d'un processus historique une régression est toujours possible. Cette thèse s'applique à l'être humain, à l'individu mais aussi à une communauté donnée, par exemple, un peuple. Il n'y a donc pas d'optimisme naïf chez Rousseau : l'histoire de l'humanité montre à quel point il n'y a pas nécessairement progrès.

Cette thèse doit permettre une réflexion les sociétés humaines. En quel sens peut-on légitimement affirmer qu'une société est plus développée qu'une autre ? Trop souvent les éléments de réponse sont issus de l'ethnocentrisme de celui qui juge une autre société.

2.2 Universalité et ethnocentrisme

Jusqu'au XVIII^e siècle, en Europe, la culture est un facteur d'unité : les savants possèdent les mêmes valeurs. C'est l'ensemble des connaissances, des techniques, des humanités qui est exprimé dans *L'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des arts, des sciences et des métiers*. Le XVIII^e siècle, le siècle des lumières, prétend lutter contre l'obscurantisme par les lumières de la connaissance qui produise la liberté, le progrès, le bonheur, il s'agit aussi d'une visée cosmopolitique : devenir « citoyen du monde ».

Le XIX^e siècle, influencé en outre par le colonialisme, mettra plutôt en valeur les éléments culturels de chaque nation civilisée. La civilisation, quant à elle, doit être étendue aux hommes qui ne le sont pas : les sauvages – les sociétés primitives.

À la fin du XIX^e siècle, les premiers sociologues en France propose une distinction entre la mentalité moderne et la mentalité primitive. Celle-ci ne connaît pas les principes de la logique fondamentaux tels que le principe de non-contradiction : P ne peut pas être, à la fois, P et non P . En effet, une tribu s'identifie à son totem, le totem est l'ancêtre d'un groupe social mais il s'agit d'un animal mythique. Ces tribus croyaient donc être à la fois homme et animal (non humain).

On peut alors opposer les caractéristiques des sociétés modernes et les caractéristiques des sociétés primitives. Quelques éléments des sociétés modernes : écriture, développement économique, développement des villes, agriculture, pouvoir centralisé, large diffusion du savoir, pensée rationnelle, processus historique. Les sociétés primitives ne connaissent pas l'écriture, de développement économique, de sédentarité, sauf parfois quelques villages. Ils vivent de chasse et cueillette, et il y a une transmission restreinte du savoir par initiation.

Les études ethnologiques montreront, par la suite, que les sociétés dites primitives sont plus complexes qu'on a pu le croire au début. La complexité de ces différentes sociétés, mais aussi des sociétés plus récentes par exemple celles organisées d'un point de vue économique par le capitalisme rendent difficiles une comparaison précise. Le risque demeure important : L'ethnocentrisme.

Il y a cependant un thème commun à toutes les cultures c'est la crainte que les générations suivantes soient incapables de conserver la culture des époques précédentes. En effet, la transmission de la culture est sans cesse menacée, car elle ne repose pas sur un processus de type biologique. L'héritage culturel est

différent de l'hérédité biologique. En un sens, La culture n'existe que sur le mode de l'inquiétude ou de la crise.

2.3 La crise de la culture

Cette inquiétude se retrouve donc dans de nombreux textes ou récits dans les différentes civilisations. Le thème habituel est une dégradation des mœurs, le déclin de la civilisation. Plus récemment, nous sommes confrontés à une remise en cause plus fondamentale de nos modes de pensée, de croyances et d'action. Ce n'est plus qu'une inquiétude sur la transmission mais sur la valeur de nos valeurs (formulation à éviter dans une copie). En effet que faut-il transmettre à ceux qui nous suivent ?

Il faut être lucide ce qui est promu par la culture devrait avoir une référence humaniste, une forme d'universalité. Dans la réalité, Bourdieu l'a bien montré : le bon goût, la culture générale, permet à la classe sociale dominante d'imposer ces critères par rapport à d'autres classes sociales. On doit donc s'interroger sur ses mécanismes qui permettent de transmettre un héritage culturel au sein d'une même classe sociale.

Pour s'affranchir de cet élitisme plus ou moins caché, on a eu tendance à considérer que puisque tout est culturel au sens anthropologique de cette expression tout devait être culturel au sens normatif, c'est-à-dire être inclus dans les valeurs de ce qu'on appelle la culture générale.

Une telle thèse est contestable car elle nivelle toutes les créations culturelles. Il y a une deuxième objection fondamentale : certes les sciences sociales n'ont pas pour projet d'établir une hiérarchie entre les cultures puisqu'il s'agit de les étudier de manière scientifique. En revanche, certaines pratiques culturelles ne peuvent pas être acceptées. Le critère d'évaluation est d'ordre moral : il faudra dans un cours suivant justifier cette affirmation.

Nous avons vu précédemment que le XIX^e siècle avait pour projet de civiliser les sauvages. Le terme civilisation avait donc une connotation morale : ceux qui n'étaient pas civilisés étaient à la limite, à la marge la société humaine. Certes d'autres civilisations avaient existé, par exemple l'Égypte mais elles avaient disparu. Quelques exceptions : Inde, Chine mais ces sociétés étaient considérées comme décadentes. Il ne restait donc plus qu'une seule civilisation reconnue comme moteur de l'histoire de l'humanité : l'Occident chrétien et capitaliste. C'était donc l'Europe (avec les U.S.A.) qui était la norme de ce qu'est la civilisation.¹

3 Culture et civilisation

Le XX^e siècle est marqué par deux guerres mondiales provoquées à chaque fois par les puissances européennes (le Japon pendant la seconde guerre mondiale profitera de son alliance avec l'Allemagne pour étendre son hégémonie sur l'Extrême-Orient. La situation est donc plus complexe dans ces régions). Prétendre que nous sommes le moteur de l'humanité est devenu impossible.

3.1 La civilisation ou les civilisations

On peut considérer que la civilisation (au singulier) c'est l'ensemble des avancées fondamentales que l'homme ne peut pas ou ne doit pas oublier : le feu, la domestication des plantes et des animaux et l'écriture et le calcul.

On peut considérer que les civilisations sont les aires communes de différentes cultures. En ce sens on peut parler de civilisation occidentale au Moyen Âge. On parle plus rarement de culture européenne.

Conclusion

Notre problématique pouvait conduire à poser une disjonction stricte entre une démarche qui prétendait à une forme d'universalité et un repli identitaire. Certes toute démarche visant à l'universalité est susceptible de receler une visée ethnocentrique. À l'inverse, le thème même de la crise de la culture montre à quel point

1. On sait que le XX^e siècle a sans doute été l'un des siècles les plus épouvantables de l'histoire de l'humanité : guerres mondiales, génocides.

une culture tend à une répétition indéfinie des mêmes règles. Comment alors assigner une place à la liberté individuelle ou à l'inventivité individuelle et collective ?

Il faut sans doute renoncer à l'idée d'un progrès général de l'humanité. Cela n'implique pas un désaveu de la culture mais plutôt à une analyse précise de ce qui est en jeu dans la culture.

Crise de la civilisation ou plutôt crise de l'humanité

L'anthropologue Leroy-Gourhan, dans un ouvrage *Le geste et la parole* publiée en 1965 écrit : « la société humaine devient la principale consommatrice d'hommes, sous toutes les formes, par la violence ou le travail. L'homme y gagne d'assurer progressivement une prise de possession du monde naturel qui doit, si l'on projette dans le futur les termes technico-économistes de l'actuel, se terminer dans une victoire totale, la dernière poche de pétrole vidée pour cuire la dernière poignée d'herbe mangée avec le dernier rat ».

Ce texte met en garde contre la disparition de toute civilisation par la destruction complète de l'homme et de la nature.

Comment ne pas faire le lien avec les inquiétudes liées au réchauffement climatique. Pour mémoire le film *Soleil vert* date de 1973.